

## **Empire ou le plaisir de la pensée**

par Colette St-Hilaire

Ce n'est pas tous les jours que s'ouvre un vaste chantier de la pensée. C'est ce qui vient de se produire avec la parution de *Empire*, l'ambitieux ouvrage d'Antonio Negri et Michael Hardt paru aux États-Unis en 2000, maintenant traduit en plusieurs langues.

J'avais eu un avant-goût de ce qui se préparait lors d'un colloque tenu en 1997 au Collège international de philosophie à Paris autour de l'œuvre de Gilles Deleuze. À cette occasion, un Antonio Negri un brin provocateur s'était attaché à démontrer l'actualité de *L'anti-Edipe* et de *Mille plateaux* de Gilles Deleuze et Félix Guattari. D'autres, de toute évidence, auraient préféré cantonner Deleuze à ses premières œuvres philosophiques, moins politiques, moins iconoclastes, celles d'avant la collaboration avec Guattari. Mais dans un exposé intitulé *Gilles, Félix*, Negri avait repris les idées-forces de *L'Anti-Edipe* et de *Mille plateaux*. Il avait évoqué la productivité du pouvoir, l'analyse du travail comme désir et de l'exploitation comme répression du désir ; il avait souligné la déterritorialisation des instances du capitalisme et son corollaire, le nomadisme des nouveaux barbares, les victimes du capital ; il s'était démarqué de la gauche en proposant non pas de détruire l'État, non pas de le réformer, mais de le fuir ; il avait défini la révolution comme un événement ontologique, comme l'actualisation de la puissance du refus. Negri, le philosophe politique marxiste, le révolutionnaire italien, en train de conjuguer désir et plus-value. C'était plein de promesses.

Avec *Empire*, véritable fresque de notre temps, Negri et son collaborateur américain Michael Hardt s'engagent à fond dans cette direction et nous proposent une analyse globale de la crise qui s'est ouverte à la fin des années 60 et qui, sous l'impulsion des luttes ouvrières, des mouvements populaires et des mobilisations des peuples des anciennes colonies, a conduit à une véritable mutation du capitalisme, à son passage à un stade postimpérialiste. L'Empire – c'est le concept qu'ils ont construit pour tenter de capter ces transformations profondes – se caractérise par une absence de frontières ; son gouvernement est sans limites, la souveraineté s'y exerce au moyen d'organismes nationaux et supranationaux ; ses appareils sont de plus en plus décentralisés, déterritorialisés. Dans l'Empire, la création de richesses, l'exploitation et la domination s'étendent bien au-delà du travail matériel, jusqu'à la production de la vie elle-même, dans la gestion et la mobilisation des corps et des cerveaux. L'Empire est donc une machine biopolitique. Le lieu de la production dans l'Empire est un non-lieu : l'espace est celui des communications, de l'informatisation, du marché mondial, un espace sans dehors, sans frontières, où circulent et s'emmêlent humains, animaux et machines. L'Empire, c'est le capitalisme poussé à bout, ébranlé par les luttes des peuples, des ouvriers, des femmes, de cette multitude qui le secoue depuis un bon demi-siècle, un capitalisme qui a trouvé un nouveau souffle dans l'informatisation, la restructuration, la mondialisation.

*Empire* est donc une œuvre audacieuse. Si, dans l'après socialisme, la plupart des intellectuels vivent avec la hantise de la pensée totalisante, Hardt et Negri osent penser à l'échelle du mode de production. Ainsi, l'Empire serait rien de moins qu'une nouvelle forme mondiale de souveraineté. Alors que le marché s'étend et englobe de nouveaux objets et de nouveaux territoires, des institutions et des accords supranationaux émergent, avec un pouvoir de domination et de destruction qui donne à l'ensemble sa force et son efficacité.

Même si les États-Unis apparaissent souvent aux commandes de l'Empire, même si les États-nations demeurent des joueurs importants, il ne faudrait pas s'y tromper : l'Empire n'est pas le stade suprême de l'impérialisme américain, il n'est pas l'extension de quelques États plus forts que les autres. L'Empire est autre chose, un dispositif à plusieurs têtes et à plusieurs bras, qui infiltre tout, investit tout, qui n'a pas de siège social et ne connaît pas de frontières.

Hardt et Negri abordent l'Empire selon deux axes : celui de la production de la plus-value et celui de la production de nouvelles figures de la subjectivité. Dans un passage qui n'est pas sans rappeler *Le Capital*, ils nous invitent « à pénétrer dans les résidences secrètes de la production pour voir les figures qui y travaillent ». Ces figures ont changé : à l'ouvrier professionnel a succédé le technicien en informatique ; la chaîne de montage a cédé la place au réseau et la structure de commandement hiérarchique a été remplacée par l'autodiscipline d'une myriade de petites unités de travailleurs coopérants. Le lieu de l'exploitation s'est dissout et l'objet de l'exploitation s'est déplacé de l'activité productive vers celle d'une force de travail intellectuelle, immatérielle, fondée sur le langage et la communication.

Avec l'Empire, nous passons donc d'une société disciplinaire à une société de contrôle, dans laquelle les mécanismes de maîtrise ne s'imposent plus de l'extérieur mais pénètrent de manière diffuse dans les corps et les cerveaux des sujets. Cette idée n'est pas nouvelle. Avec son concept de biopouvoir, Foucault a analysé comment les sujets humains se constituaient à travers des dispositifs comme l'école, la santé, la prison, la sexualité, dispositifs d'un pouvoir s'exerçant à travers les corps, et qui, dans un même mouvement, constitue le sujet humain et l'assujettit. Mais avec l'Empire, nous assistons à l'aboutissement du passage suggéré par Deleuze de la discipline au contrôle : les murs des institutions craquent, les identités se fragmentent, les corps sont pénétrés par la tech-

noscience et se mobilisent d'eux-mêmes, bref, à la discipline exercée de l'extérieur sur un sujet bien défini et organisé s'est juxtaposée l'autodiscipline, le contrôle souple et invisible d'individus aux identités éclatées.

En effet, l'Empire ne fabrique pas que des marchandises, il crée des subjectivités. Contrairement à l'*Homme* moderne, aux contours bien définis, produit d'une logique binaire l'opposant à tous ses autres – *femme, animal* ou *machine* –, les sujets de l'Empire semblent vouloir échapper à toute définition. Les identités éclatent, s'hybrident, les corps mêmes se modifient au gré des avancées biologiques, cybernétiques ou technologiques. L'Empire provoque ce que Hardt et Negri qualifient de véritable exode anthropologique.

L'Empire serait-il alors la forme suprême de la domination ? Devrions-nous regretter les formes anciennes de contrôle et les types de luttes frontales et organisées qu'elles engendraient ? Non, répondent Hardt et Negri. L'empire est « meilleur » disent-ils, parce qu'il ouvre des possibilités nouvelles. Il représente le terrain radicalement nouveau sur lequel la multitude s'engendre, résiste et crée. Cette multitude, écrivent-ils, c'est l'ensemble pluriel constitué par les « subjectivités productives et créatrices de la mondialisation, qui ont appris à naviguer sur cette énorme mer » (p. 92). Dans la modernité, encadrée par l'État-nation, la multitude s'était muée en peuple, avec une identité définie, un sentiment d'appartenance, et des frontières séparant le peuple de ceux qu'on avait exclus de la définition de la nation. Dans l'Empire, l'État-nation perd ses prérogatives, les frontières s'ouvrent – de gré ou de force – et la multitude vagabonde refait surface, hybride, éclatée, précaire. Si Hardt et Negri s'intéressent surtout à la multitude créatrice de valeur dans le travail – qu'ils ne réduisent cependant pas au travail matériel ni au travail dit productif –, ils en évoquent aussi d'autres figures telles que les nouvelles configurations de sexe et de sexualité qui constituent à leurs yeux des déploie-

ments de créativité de la multitude. Et s'ils célèbrent l'exode, la fuite de la multitude, les auteurs d'*Empire* insistent sur le fait que cela ne saurait suffire. Ils nous invitent donc à devenir les nouveaux barbares de cet empire : à attraper une arme, à détruire avec une violence affirmative et à tracer de nouveaux chemins de vie.

Dans la lourdeur ambiante du libéralisme, de la social-démocratie et du marxisme orthodoxe, j'ai pris *Empire* comme on prend une grande bouffée d'air. J'y ai perçu une belle dissonance dans le concert des dénonciations empreintes de nostalgie qui tiennent parfois lieu d'analyse politique de la mondialisation. *Empire* se présente comme une « machine à voir et à penser » pour reprendre une expression utilisée par Gilles Deleuze pour qualifier les dispositifs de savoir/pouvoir. C'est-à-dire une machine qui, par son éclairage, fait naître de nouveaux objets et de nouveaux sujets. Là où nous voyions des classes, nous tenterons maintenant de discerner et de définir une multitude ; là où nous cherchions comment prendre le pouvoir, nous tenterons d'imaginer comment le « vider » ; là où l'éclatement des identités nous inquiétait, nous apercevrons de nouvelles façons d'être humains.

*Empire* nous fait goûter à cette rare et délicieuse expérience de la pensée que Foucault évoquait dans cette phrase si souvent citée : « Il y a des moments dans la vie où la question de savoir si on peut penser autrement qu'on ne pense et percevoir autrement qu'on ne voit est indispensable pour continuer à regarder et à réfléchir »<sup>1</sup>. *Empire* invite à l'un de ces moments. Le programme est vaste, les idées sont fortes, les concepts prolifèrent. De quoi faire jaser longtemps dans les chaumières de gauche.

---

<sup>1</sup> Cité dans *Le magazine littéraire* # 207, mai 1984, p. 28.